

Ne te laisse pas faire

Stéphanie Vermot

Ne te laisse pas faire ! ma mère avait-elle passé sa vie à me répéter. S'exaspérant de ma passivité, s'effarant, disait-elle, de l'avenir que je me préparais. *Tu te feras toujours avoir par tout le monde si tu continues comme ça ! Mais qu'est-ce que tu vas devenir ?* Pour m'apprendre à dire non, année après année, elle avait tout tenté : menaces et promesses, punitions et récompenses, colère et diplomatie. Soucieuse d'affermir mon caractère, elle m'avait refusé très tôt le refuge de ses bras, rudoyée plus souvent qu'à mon tour, envoyée chez les scouts. Il n'était pas question, clamait-elle, de me garder bien au chaud à la maison ou sur ses genoux alors que je devais m'entraîner à faire face aux forces adverses ! À résister aux petites pestes que, contrairement à moi, elle voyait venir de loin ! Et, plus tard, aux mâles en rut qui comprenaient d'instinct qu'avec une fille pareille, ils arriveraient rapidement à leurs fins...

Tout au long de mon enfance, ma mère m'avait traitée de paillason. De pauvre chiffon, d'espèce de gourde, de parfaite idiote. Et,

quand j'avais commencé à m'intéresser aux garçons, elle s'était mise à me qualifier de fille facile les bons jours, de traînée les mauvais.

Elle me l'avait prédit sans une hésitation, quand je lui avais présenté Dominique : celui-là il fera de toi ce qu'il voudra, ne compte pas sur moi pour cautionner ce mariage. Mais j'avais épousé Dominique et pendant des années – ouvrant les yeux sur son visage qui me souriait et les fermant sur son visage qui souriait à une autre – j'avais continué à entendre la voix de ma mère m'intimer de ne pas me laisser faire, bien que n'ayant plus que de très rares contacts avec elle. Cet air de chien battu, ces paupières rouges, ces épaules tombantes, je ne suis pas dupe, tu sais, trouvait-elle tout de même le moyen de me dire lorsque je lui rendais visite, tableau vivant de mon amour torturé. – J'aime encore mieux ne pas te voir plutôt que de te voir comme ça, ne manquait-elle jamais d'ajouter, pas la peine de prendre cet air chagrin, avec moi ça ne prend pas. Tu devrais tout de même le savoir, depuis le temps.

Je le savais : contrairement à moi, ma mère ne se laissait faire par personne, pas même par sa propre fille.

Ma mère savait se faire respecter, elle. Depuis toujours, ma mère frappait du poing sur la table. Il n'était pas question d'essayer de la faire plier et encore moins d'agiter trop souvent devant elle ce qu'elle considérait, à jamais pleine de rancœur et d'incompréhension, comme son échec personnel en tant qu'éducatrice. Elle me l'avait dit et répété mais ça n'avait servi à rien : à trente, quarante ans je me laissais autant faire qu'à dix et elle n'entendait pas assister impuissante à cette défaite. Elle ne venait jamais chez nous et trouvait régulièrement des excuses lorsque je proposais de lui rendre visite :

trop de travail, d'autres impératifs, pas envie. Peut-être que la petite-fille dont elle se laissait parfois aller à rêver devant moi, une gamine qui lui ressemblerait celle-là, aurait pu servir de passerelle entre sa déception perpétuelle et mon amour indéfectible, mais la petite fille c'est avec une autre que Dominique avait fini par la faire, las des embryons que mon ventre pourtant plein de bonne volonté n'avait jamais réussi à garder.

Même quand il était parti de la maison pour ne plus y revenir, ma mère avait continué à refuser d'y mettre les pieds et à ne m'ouvrir sa porte qu'avec réticence, par contre elle avait pris l'habitude de me téléphoner. De temps à autre, comme ça. Pour un oui, pour un non. – Aujourd'hui je suis passée chez le boucher, il a essayé de me refiler un morceau de viande avariée, pff, il a vite compris à qui il avait affaire. Tiens, j'ai retrouvé au grenier un livre que tu aimais bien quand tu étais petite, à l'occasion tu passeras le récupérer. J'ai vu mon médecin aujourd'hui, il m'a traitée comme une vieille dame et prescrit tout une série d'examens, j'étais furieuse, vous voudriez déjà m'enterrer que vous ne vous y prendriez pas autrement je lui ai dit, ça ne l'a pas fait rire. Toi non plus ? Ça ne m'étonne pas. Mais oui, je prends ça au sérieux. Mais oui, je vais les passer ces examens.

... Mais oui je vais me battre, ai-je jamais fait autre chose de toute ma vie ?

Non la chimio ne me fait pas peur, la mort non plus d'ailleurs, pas la peine de pleurer pour si peu mais si tu pleures je l'entends à ta voix, grosse bête, va. Elle raccroche, je la rappelle, elle s'impatiente, je lui dis qu'elle peut compter sur moi pour la soutenir, elle me dit je n'en doute pas, laisse-moi dîner maintenant, j'ai faim. Elle laisse passer

quelques jours pendant lesquels je ronge mon frein, essayant de digérer la nouvelle de ce cancer assez puissant et audacieux pour s'en prendre à un roc, puis elle finit par me rappeler. Me demande sobrement si je peux venir la chercher en voiture à la clinique à l'issue de son premier jour de chimio. Elle prendrait bien le bus, me dit-elle, mais elle ne sait pas trop dans quel état elle sera, ça l'arrangerait que je la ramène chez elle. Une des rares choses que je sache faire dont elle-même est incapable : tenir un volant.

Je me garerai, m'ordonne-t-elle, à quelques mètres de l'entrée principale de la clinique. Je n'entrerai pas à l'intérieur. J'attendrai dans la voiture. Je ne verserai pas une larme. J'ai des instructions précises, comme toujours, sur ce que je dois faire et ressentir. *Ne laisse pas le dernier mot à tes émotions. Je le sais bien que tu es triste, tu n'as jamais su te dépêtrer de tes sentiments, mais je n'ai pas besoin de pleurs. Juste que tu me ramènes chez moi, c'est bien compris ?*

Je suis arrivée avec une bonne demi-heure d'avance, mais à moins qu'elle ne m'ait guettée par la fenêtre de la salle où elle est en train de signifier à sa tumeur qu'elle ne se laissera pas manger toute crue, ma mère ne le saura pas. Bien carrée dans mon siège, j'ai éteint le moteur mais laissé la climatisation tourner afin que l'habitacle reste chaud et accueillant. J'ai posé mon sac à main sur la banquette arrière pour libérer le siège avant et réglé mon téléphone à son plus haut niveau de sonnerie, au cas où ma mère me préviendrait d'un retard ou aurait de nouvelles dispositions à me communiquer. *J'ai changé d'avis, viens à ma rencontre, je ne demande que ça. Prévois une bouteille d'eau, quelque chose à manger, c'est fait. Apporte tes affaires pour la nuit, j'aurai peut-être besoin que tu restes dormir à la maison*

finalement, c'est fait aussi, si seulement. Si seulement elle m'autorisait à prendre soin d'elle, à me faire une place dans sa vie. J'ai laissé mes mains posées sur le volant, ça me donne une contenance. Et je ne quitte pas le rétroviseur des yeux, là où tôt ou tard je vais voir la silhouette de ma mère sortir de la clinique, descendre les quelques marches jusqu'au trottoir et se diriger vers moi.

Ça y est, je la vois. Aussi ponctuelle à cet étrange rendez-vous que si elle venait de descendre d'un train, elle porte son manteau écossais rouge et vert, son bonnet angora assorti, impossible de la manquer. Silhouette replète engoncée dans le tissu matelassé du manteau, traits décidés que je devine dans le flou du visage, elle est trop loin encore mais c'est elle, c'est bien elle, c'est plus elle que jamais. Elle a refermé la porte de la clinique et descendu une à une les marches du perron, sans prendre la peine de regarder à droite ni à gauche puisqu'elle sait déjà où me trouver. Puis elle s'est mise à marcher dans ma direction, sans hâte mais du pied solide qui a toujours été le sien. Ce gros manteau, ce bonnet, elle a dû avoir peur d'avoir froid lorsqu'elle est sortie de chez elle ce matin, la journée est tiède pourtant. Elle porte son sac à main en bandoulière, je ne vois pas ses cheveux qu'elle a fait couper avant le début des cures, au cas où elle les perdrait m'a-t-elle annoncé du même ton qu'elle m'aurait dit : au cas où il se mettrait à pleuvoir.

Ne te laisse pas faire, j'ai failli la prier à mon tour, la gorge nouée et sans bien savoir si je pensais au cancer ou à ses implications variées, terreur et hantise de la mort, douleur et changements physiques, traitements de choc et effets secondaires. Personnel soignant écartant d'un geste brusque les pans de ce manteau dont ma mère s'est

revêtue ce matin comme d'une armure, dévoilant ses cheveux coupés ras sans autre commentaire que donnez-moi votre bras, allongez-vous, respirez. Appareils plantés dans ses entrailles, ablation de sa chair, ne te laisse pas faire, maman, ne te laisse pas faire, mais ma mère a été claire sur ce point : pas de simagrées, elle voulait dire pas de tendresse, bien sûr. Ça ne date pas d'aujourd'hui, *ne sois pas ridicule, tu es bien trop grande pour t'accrocher à mes jupes, du jour où tu as su marcher plus jamais je ne t'ai portée dans mes bras, et puis qu'est-ce que c'est que cette histoire de dormir encore avec un doudou ?* – mais j'aurais cru qu'avec la maladie... Pour la première fois pourtant, les yeux fixés sur le mince rectangle du rétroviseur où la silhouette rembourrée, colorée de ma mère évolue lentement vers moi, je me dis que je n'y suis pour rien : dans le fond, je réalise, c'est parce qu'elle est incapable d'éprouver le moindre sentiment que ma mère ne m'a jamais serrée contre elle, pas parce que ce qu'elle appelait ma mollesse de caractère la désespérait. C'est parce qu'elle a le cœur cuirassé, pas parce que j'ai toujours démerité à ses yeux qu'elle a passé sa vie à m'exhorter de me cuirasser, moi aussi.

Mais que fait-elle pendant que je me livre à mes réflexions, tout étourdie de la vérité qui vient de me sauter aux yeux ? Elle devrait déjà être là, depuis le temps que je l'ai vue sortir de la clinique, se diriger d'un pas lent mais sûr vers la voiture où je l'attends. Pourquoi n'a-t-elle pas profité de ma distraction pour ouvrir la portière, s'installer à côté de moi, boucler sa ceinture de sécurité ?

Pourquoi, au lieu de se faire de plus en plus proche, de plus en plus net dans le miroir, le reflet écossais coiffé d'angora devient-il au

contraire de plus en plus petit, de plus en plus flou, comme s'il reculait au lieu d'avancer ?

Je suis là, maman ! devrais-je crier, mais aucun son ne monte de ma gorge. J'ai l'idée de klaxonner et même de braver son interdiction en bondissant à sa rencontre sur le trottoir mais rien à faire, mes mains restent crispées sur le volant, mes yeux braqués sur le rétroviseur où, tout d'un coup, une silhouette emmitouflée de rouge et de vert est devenue si lointaine que je ne suis même plus sûre de l'avoir reconnue, ce qui me semble avoir été une éternité plus tôt.

L'AUTEURE

Philosophe de formation, Stéphanie Vermot-Petit-Outhenin a enseigné pendant quelque temps l'italien aux étrangers en Italie, où elle vit depuis une vingtaine d'années. Elle partage aujourd'hui son temps entre la traduction, le dessin et l'écriture. *Avoir peur*, un essai sur la peur destiné aux adolescents, est paru en 2012 chez Rue de l'Échiquier ; *La Straniera*, roman, en 2016 aux éditions de la Grande Ourse ; *Le Haut Sommeil* en 2022 chez L'Harmattan Noir. Elle est également l'auteure de poèmes qui paraîtront début 2023 en revue (Rouge, « Poésie Première », n. 84 et Bleu, « Pierres d'Encre », n. 12).